Avant-propos

« Vivre c'est combattre, résister, survivre et nul ne le peut indéfiniment. À la fin il faut mourir et c'est la seule fin qui nous soit promise. Y penser toujours, ce serait y penser trop. Mais n'y penser jamais, ce serait renoncer à penser. »

André Comte-Sponville.

Le décès de mon épouse en début d'année dernière a provoqué chez moi une profonde détresse, une perte de tous mes repères, comme une sorte d'ébranlement de tout mon être, mais d'abord un immense chagrin. S'y mêlera un sentiment à la fois de révolte et colère contre le destin. Mon impuissance à gérer ce genre de situation y ajoutera un temps une perte de confiance, comme si ma propre existence avait perdu subitement tout sens pour moi. Remords et repentirs s'y grefferont de surcroît.

Grâce à l'aide précieuse et au soutien d'amis proches, de mon entourage familial, au fil des mois je me suis, non sans mal, attaché à surmonter mon deuil. Un sursaut provoquera durant les mois suivants un réflexe face à la mort, inconscient sans doute, qui allait m'aider à me réinsérer dans le quotidien.

Où en suis-je au moment où je rédige l'avant-propos de ces carnets. Si « La dame à la faux » me suit maintenant comme mon ombre, elle ne me prendra plus en défaut cette fois. Je l'attends désormais de pied ferme lorsqu'elle voudra. Je vis depuis en simple mortel. « La mort ne peut plus rien contre moi. »

Un mot peut-être sur mon parcours. Classique, maintenant bien avancé, il s'est partagé entre plusieurs types d'activités : mon job casse-croûte en qualité de cadre d'entreprise, en France d'abord, à l'international ensuite comme expatrié en Afrique puis dans le Proche et Moyen-Orient, de directeur de zone pour le compte d'un grand groupe français, en qualité de consultant ensuite. S'y ajoutera une forme de bénévolat au sein d'une association professionnelle de promotion du commerce extérieur laquelle m'occupera à mi-temps, enfin l'écriture qui peu à peu gagnera du terrain. Disons une vie bien remplie.

Pour être tout à fait franc, j'ai toujours fait, grâce à la chance, ce que j'ai souhaité faire dans ma vie. Je n'ai jamais eu d'ailleurs de supérieur à proprement parler, ni de gros soucis dans ce qu'on appelle le déroulement de ma carrière, un mot qui m'a toujours fait sourire tant elle relève du hasard et des circonstances. J'y ajouterais un besoin d'une certaine liberté d'agir à mon gré. Une sorte d'aventurier atypique, au fond c'est ce que j'ai été, entre nous, et je le suis resté toute ma vie. C'est finalement l'attrait de l'aventure, la curiosité, le besoin d'aller découvrir le monde, le goût d'entreprendre qui finiront par l'emporter.

Outre mes activités professionnelles, de nombreux articles parus dans la presse économique, j'ai tenu un journal entre les années 1978 et 1994, quelques milliers de feuillets tout de même, fruit des cogitations d'un autre moi-même, toujours un peu en retrait. J'ai publié à compte d'auteur deux livres. Le premier, *Bien après les jours et les saisons*, a paru en 1998. Il mêle échanges épistolaires entre le narrateur et un certain Jean Sommeval, un ami, poète rimbaldien et aventurier lui aussi, qui trouvera la mort dans un accident d'avion en Afrique à l'âge de vingt-cinq ans.

Le second, *Tu seras un homme… mon fils*, a paru en 2004 sous forme d'un portrait-récit, le premier d'une série qui devait en comporter trois. Il retrace le parcours d'un ami également proche, Richard d'Aubasse, Rich pour les amis, dont il est le personnage principal. Mon modeste rôle s'y est limité à jouer celui d'interviewer indiscret. Rich m'aidera au fil des mois à affronter l'épreuve qui est la mienne et à me réinventer une autre vie, fût-elle courte vu mon âge avancé, dans laquelle le besoin d'écriture refera soudain surface comme une lame de fond.

Si mon parcours s'est plutôt bien déroulé, je n'avais pas imaginé la disparition de mon épouse emportée en quelques mois des suites d'un cancer. Elle m'a conduit à abandonner la rédaction de ces portraits pour me consacrer « à chaud » à ces carnets de deuil dont je ne connais pas d'exemple sous cette forme du moins. Chaque individu porte en lui un secret qu'il ne révèle jamais totalement sauf « peut-être par l'écriture ». Il m'a semblé que je n'avais pas le droit de m'y dérober et qu'il était de mon devoir de raconter ce qu'a été, oui on peut dire les choses comme ça, le roman de notre vie.

Alors que j'avais prévu au départ d'ajouter à ces carnets un bref récit de sa jeunesse et de son adolescence, j'ai décidé de l'inclure ici et là dans mon journal en rapportant l'épopée de sa famille maternelle, celle de son arrière-grand-père et grand-père polonais, celle de son propre père, ce qu'a été sa vie indochinoise, comment s'est déroulée sa brillante carrière, ainsi que quelques récits de nos voyages.

Se mêlent dans ses carnets les hésitantes étapes de ma réinsertion dans la vie active, la reprise de mes voyages à l'étranger et les premières appréhensions de ce qui constitue les signes avant-coureurs de la vieillesse.

S'ils reprennent sous forme de flashs ce qui s'est passé en France et dans le monde durant l'année 2005, ce qu'il est convenu de nommer l'actualité n'en constitue pas, loin

de là, l'essentiel sinon en dessiner, là aussi, par petites touches discrètes, la toile de fond.

Mon complice et modèle à la fois, certains de nos amis parlent de double, nous sommes convenus avec Rich, que nous aurions des conversations en évitant là aussi de sombrer dans les grandes interrogations métaphysiques convenues sur la mort. Celles-ci viseront surtout à approfondir la nature les liens qui nous ont unis et constitués le ciment de notre couple. Nul doute que ces échanges et entretiens toujours brefs compte tenu de son emploi du temps aient contribué dès le départ à me redonner confiance.

Ils m'ont non seulement aidé à affronter mon deuil et mon combat, mais facilité au demeurant, ce dont je voudrais ici le remercier, ma réinsertion. J'ai pensé qu'il ne serait pas inutile d'en faire figurer des courts extraits sous forme de quelques bribes de nos conversations ; formule que nous avions déjà adoptée dans son propre portrait.

Journal, plus souvent monologue avec mon épouse disparue, ces carnets permettront au lecteur, je l'espère du moins, de reconstituer ce qu'a été pour moi l'épreuve de ce deuil, ce que je lui dois surtout j'insiste, et ainsi de m'acquitter d'une dette d'amour que je voudrais honorer avant de quitter ce monde.

* * *

Nous sommes mal préparés à affronter la mort d'un être cher, conjoint ou enfant, que ce soit de maladie ou de vieillesse. La population dite du troisième âge ne cessant d'augmenter, à la fois, dans la durée de vie et en nombre, vivant souvent isolée ou en maison de retraite, cette situation ne va pas s'améliorer dans les décades à venir. Il faudra apprendre un jour aux retraités à mourir et à commencer du moins à s'y préparer.

J'ai tenu à éviter, c'est souvent le risque de ce type de journal récit, de sombrer dans une tristesse larmoyante,

dans les pleurnicheries et les rodomontades sentimentales, le découragement surtout, dans l'introspection enfin qui vous guette à chaque ligne. Suis-je devenu l'autre comme certains le pensent aujourd'hui. Je laisse au lecteur le soin de juger lui-même si j'y suis parvenu et où j'en suis aujourd'hui.

Notre société moderne débarrassée, paraît-il, « des illusions de la métaphysique et de la religion » est en train de reléguer les rituels ancestraux de la mort « à l'arrière-plan » ; disons le mot : de les mettre gentiment au rancart. Si nos églises ne sont pas vides, loin de là, si la Toussaint, le jour des Morts, Pâques, Noël et les fêtes religieuses sont encore respectés, ce n'est plus l'habitude de s'apitoyer sur la mort. Enterrement, religieux ou pas, incinération selon le cas, articles nécrologiques, carnets du jour mis à part, « la tentation est de plus en plus forte de restreindre cette affligeante réalité biologique au seul domaine médical ». Au fait, dites-moi, notre ami, le pauvre, est mort de quoi ? Seuls les décès provoqués par accidents ou catastrophes naturelles suscitent encore l'attention et l'intérêt momentanés du monde médiatique. Par les temps qui courent, disons le tout net, la mort ne fait plus ses choux gras. Elle est devenue un sujet strictement intime et privé que chacun affronte selon son chagrin, ses croyances ou ses convictions.

Si Dame la mort revient souvent dans ces carnets rédigés au jour le jour, si les redites y sont fréquentes, l'émotion et le chagrin souvent mal contrôlés, ce dont je m'excuse auprès des lecteurs, je souhaite que ce soit l'amour de deux aventuriers un peu en avance sur leur temps qui finalement triomphe, l'amour et un ultime message d'espérance dans la vie pour ceux qui ont connu cette épreuve.

Bref, ce que je me souhaite, c'est d'essayer de tirer ma révérence moi aussi, sinon en beauté, du moins la tête haute en regardant le monde les yeux dans les yeux.

Janvier 2005

Ce 14 janvier en fin de matinée

Il était autour de quatre heures du matin lorsque la sonnerie du téléphone a retenti. Le temps de saisir mon portable qui ne m'a pas quitté depuis plusieurs semaines.

— Vous êtes bien le mari de Madame Loreau… ? (silence) Excusez moi…

— Oui.

— …C'est pour vous informer du décès de votre épouse. Il faudrait que vous passiez à nos bureaux vers huit heures… (nouveau long silence gêné et mon interlocuteur d'ajouter, s'excusant à nouveau…)

— …Pour procéder aux formalités.

Prostré depuis trois jours, j'ai du mal à réaliser ce qui m'arrive. Est-ce la peine ajoutée au choc ressenti par cet appel nocturne, la brièveté du message, ce mot de formalité qui m'a choqué, il s'est produit dans les minutes qui suivirent une sorte de séisme émotionnel en moi auquel s'est mêlée immédiatement une violente réaction de révolte. J'ai eu l'impression de perdre tous mes repères, je ne sais pas, d'un grand vide en moi. Je t'avais quittée ce soir-là sans imaginer une seconde que tu vivais les dernières heures de ta vie.

Tu m'avais demandé, je me souviens maintenant, de te recoiffer. Ton joli visage peu affecté par ta maladie était très calme, tu t'es regardée dans le miroir que je t'ai tendu, tu m'as souri, comme je le faisais lorsque je quittais la clinique, en me disant : « Il faut que nous soyons courageux, à demain mon petit chéri. Je vais guérir, je te le

promets. » Nous nous embrassâmes comme nous le faisions chaque soir avant de nous endormir.

Sans espoir de guérison, j'espérais du moins secrètement une rémission de quelques mois, de quelques semaines, je ne sais pas, de quelques jours.

Nous sommes en fin d'après-midi. J'essaie de reprendre mes esprits. Je suis seul dans notre appartement silencieux entouré de mes livres devant mon ordinateur, mon seul lien pour l'instant avec le monde extérieur. Que te dire ? Tu me manques cruellement. Sans voix, désemparé, je cherche en vain, sans les trouver, s'il en existe d'ailleurs, les mots justes pour exprimer ma peine et mon chagrin. On dirait qu'ils ne viennent pas. Seuls les témoignages d'amitié et de soutien m'aident pour l'instant à accepter ma peine. Ta disparition va à coup sûr transformer ma vie. Je ne sais plus qui a écrit « nos douleurs sont une île déserte ». Cette île, chacun l'aborde comme il peut. Si la prière et la foi apportent aux croyants l'espoir d'une nouvelle vie, elle ne délivre pas de mode d'emploi à ceux qui ne croient pas. Seuls dans ce cas, le courage et la résignation parviennent à apaiser leur peine avec le temps. C'est avec toi d'abord, qui te trouves sur l'autre rive désormais, dont j'ai besoin de parler. C'est à toi mon amour que je dédie ces dérisoires carnets de deuil. Oui, cette date du 10 janvier 2005 restera gravée à jamais dans ma mémoire et je ferai en sorte qu'il en soit ainsi.

Passons puisqu'il le faut bien aux fameuses « formalités » en question.

Les obsèques organisées par les Pompes Funèbres Générales de Neuilly, service religieux et inhumation inclus, ont été célébrées hier 13 janvier dans la plus stricte intimité à l'église Saint-Marc proche du cimetière de Caucade de Nice où tes parents avaient acquis une concession lors de la mort de ton papa en avril 1957. Je crois qu'on peut dire que tout a été parfait comme il se doit. Il faisait un temps magnifique, un soleil radieux et un ciel sans nuages

comme si la nature s'était mise sur son trente et un pour t'accompagner à ta dernière demeure. Parti le matin même par avion, j'en suis rentré dans la soirée. La fermeture du cercueil avait eu lieu la veille à la clinique en présence de quelques amis très proches. Cette « formalité » restera à jamais gravée dans ma mémoire. Tu portais la robe dont tu étais vêtue lors des dernières photos prises de toi en septembre à l'occasion d'une promotion dans l'ordre de la légion d'honneur d'une de tes amies. Elles figurent désormais en bonne place dans mon bureau et ne me quittent plus depuis. Je n'ai pas cru devoir supprimer le message de notre répondeur téléphonique enregistré que j'écoute souvent pour réentendre ta voix.

L'idée que tu pourrais nous quitter aussi brutalement, je l'avoue, ne m'avait jamais effleuré l'esprit jusqu'ici. C'est un sujet à propos duquel je m'interroge. Vivais-je à ce point hors de la réalité, de notre inexorable finitude et de mes devoirs d'époux surtout ? Ton état de santé fragile, je pense au traitement chimiothérapique que tu as suivi avant notre départ d'Iran puis ton entrée en dialyse après un long traitement de tes kystes rénaux, je me pose la question. Non, je l'avoue, je ne te voyais pas partir si vite.

J'ai toujours pensé, égoïstement sans doute, que c'est moi qui te quitterais le premier, que ça devait être écrit quelque part, je ne sais où. Existe-il une autre vie après la mort ? Cette croyance ne nous dispense pas de nous y préparer. Je ne l'étais pas, ô combien, et je l'admets. Notre société moderne a tendance à reléguer la mort à de simples formalités et à quelques articles nécrologiques.

C'est d'ailleurs un sujet que nous évoquions rarement entre nous comme si tu voulais m'épargner d'avance l'angoisse que ta disparition ne manquerait pas de provoquer chez moi. En réalité, elle frappait discrètement à notre porte depuis notre retour de vacances l'été dernier en Vendée. Si la mort ne prévient pas, il y a des signes alarmants qui ne trompent pas : amaigrissement, grande

fatigue, manque d'appétit, fortes douleurs lombaires dans un premier temps, pulmonaire ensuite, toux continue et nausées, besoin de repos très fréquents, qui ne laissaient aucun doute sur une issue dont je n'étais peut-être pas suffisamment conscient, je le crains, ce que je me reproche d'ailleurs aujourd'hui. Ai-je été suffisamment présent à tes côtés pendant ta maladie ? Je me pose la question. Je crains hélas que non et je m'interroge.

Le type de cancer dont tu es décédée selon tes médecins aurait pour origine lointaine celui du sein pour lequel tu avais été soignée et guérie, je le croyais du moins, il y a une trentaine d'années, avant notre départ pour l'Iran. As-tu souffert ? Ce n'est pas l'impression que tu donnais ou essayais de donner durant la dernière semaine pendant laquelle tu as été hospitalisée et que j'ai passée à ton chevet. Selon les infirmières et les médecins tu nous aurais quittés sans souffrances. J'ai des doutes. C'est du moins le sentiment que tu voulais laisser. Une sorte de départ discret, sans faire de bruit, comme sur la pointe des pieds, avec un soupçon de sourire aux lèvres jusqu'à la fin, comme pour nous dire « à bientôt mes amis ».

Quelle leçon de courage et de dignité devant la mort ! En ai-je été conscient à ce moment-là ? Je crains que non, là encore, j'y reviendrai souvent, je crois que je m'en voudrais le restant de ma vie. Je savais que tu étais en train de nous quitter, oui, mais je n'y croyais pas, non je ne parvenais pas à y croire, ma chérie. Je te prie encore de me pardonner.

J'ignore de quoi sera fait demain. Ce triste événement manquera à coup sûr un ultime et nouveau tournant pour moi. Je vais essayer de faire le récit de ce qui va se passer dans les semaines et les mois à venir, je l'ignore pour l'instant, ne serait-ce que pour en garder les traces, les dispositions d'esprit dans lesquelles ta maladie d'abord, puis ta mort m'ont subitement plongé.